

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 24 OCTOBRE, 1878.

No. 9.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

Lorsque je revins à New-York, la même difficulté s'offrit chaque fois que je me présentai quelque part, et il y avait foule pour la moindre place en espérance. Je commençai à croire que mes efforts seraient infructueux et que je serais obligé de revenir auprès de vous, qui, à ma pressante sollicitation, aviez compté sur mon secours, et de vous dire, dût mon cœur se briser, que la seule voie qui pouvait s'ouvrir pour moi m'était complètement fermée.

“ Le jour qui précéda mon départ du village, je me promenais à travers champs, lorsque je fus témoin d'un accident singulier. Un homme qui venait de passer en voiture tout près de l'endroit où j'étais courait un grand danger. Je m'élançai à son secours; après quelques efforts, je réussis à le sauver. Cette personne n'était autre que M. Timothée, qui allait chercher nos malles au lieu de débarquement. Je l'accompagnai et l'aideai, comme vous savez, à charger et à décharger nos effets. Cette circonstance peu importante me sortit entièrement de l'idée, occupé que j'étais alors par d'autres soins et d'autres soucis. Il y a quelque jours, je rencontraï la même personne dans la ville, et je causais avec elle de notre nouvelle demeure, lorsqu'il fut accosté par un monsieur; je lui souhaitai le bonjour et le quittai. Ce nouveau venu était l'aîné des associés qui sont à la tête de la maison où je suis employé aujourd'hui, M. Gerardus Hunt. Ce même soir, tandis que je causais chez M. Upjohn, leur neveu Rodolphe Hunt vint m'inviter à me rendre le lendemain chez ces messieurs. C'est dans cette même maison que je m'étais, comme je vous ai dit, présenté en premier lieu.

“ La route était maintenant ouverte devant moi, et j'entrai immédiatement en fonctions. Je suis en pension dans la famille de l'aîné des associés, tous frais couverts, avec 60 livres sterling par an, et une augmentation tous les ans.

“ Et maintenant, bonne mère, et vous, mes chères sœurs, si vous saviez comme je me trouve heureux! Vous

me semblez plus chères que jamais, parce que je sens que j'ai le droit de vous aimer; je puis le prouver désormais autrement que par de simples paroles, bien que je ne pense pas un instant que vous ayez jamais mis en doute le dévouement de mon affection. Mais n'y a-t-il pas là quelque chose d'extraordinaire? et ne diriez-vous pas avec moi que la Providence veille sur nous, disposant de notre destinée comme il lui plaît, mettant en œuvre le moindre des événements?

“ Ce M. Tighthody doit être un bien brave homme, et j'espère que, s'il vous rend visite, il sera reçu comme il le mérite. Je crois que les petites filles étaient quelque peu disposées à sourire en entendant prononcer son nom. que voulez-vous? il ne peut pas le changer. Adieu, bonne mère; adieu, chères sœurs, soyez aussi heureuses que vous le pourrez et que je vous le souhaite.”

VIII.

Trois ans se sont écoulés.

La petite famille de M. Upjohn n'a rien changé au cours si calme et si régulier de son existence. Pas une ride de plus sur le front du brave homme; le même sourire de bonté éclaire la physionomie paisible de son excellente femme, toujours satisfaite au coin de son humble foyer.

Gitty n'est plus la jeune fille timide et rougissante, c'est la femme dans tout son éclat. Sa démarche révèle ses grâces attrayantes, et ses traits respirent le bonheur de vivre et d'être belle.

Est-elle toujours aussi insouciante et son cœur n'a-t-il point de préoccupation fâcheuse? Elle a atteint l'âge où la raison et la prudence cèdent souvent au pouvoir d'affections trop vives.

MM. Hunt ont trouvé dans James Edwards un précieux auxiliaire. Son dévouement à leurs intérêts, sa capacité toujours au niveau des fonctions qu'on lui confie, ont justifié les espérances de ses amis, et M. Geordie Hunt lui-même, le récalcitrant d'autrefois, l'honore d'une confiance absolue.

Rien n'attristerait la vie du jeune homme s'il ne trouvait souvent étrange la conduite de l'associé de la maison, son supérieur par conséquent, qui jusqu'ici pourtant s'est montré plutôt son compagnon que son maître.

Rodolphe Hunt était une énigme pour James.

Pouvait-il se plaindre que Rodolphe eût jamais exercé sur lui une autorité usurpée ou l'eût tenu à cette distance que tout associé qualifié de *junior* tend à établir entre lui et ceux qui lui sont inférieurs par la position, sinon par le caractère et le talent? Non; leurs relations avaient été familières, et plus d'un acte de bienveillance de Rodolphe imposait à James des obligations qu'il ne pouvait facilement oublier. Eh bien! malgré ces bons procédés et ces témoignages d'amitié, il lui était impossible de ne pas retrouver dans ses souvenirs des traits de noirceur qui semblaient devoir se perdre dans la multitude des petites difficultés que créent des rapports quotidiens, mais qui ne laissent point d'ébranler sa confiance et d'arrêter son affection.

L'accueil que Rodolphe avait reçu le soir où il se présenta chez M. Upjohn pour demander James l'encouragea à de nouvelles visites: elles amenèrent bientôt une sérieuse intimité qui ne pouvait déplaire à la petite famille. Rodolphe avait des manières agréables et Gitty faisait de son mieux pour le bien recevoir et pour égayer la soirée. A la fin, ces visites se multiplièrent sans mesure, et pendant les belles soirées d'été, au moment où les rues se remplissaient d'une foule avide de plaisirs, Gitty était invitée à voir quelque nouveau spectacle ou à se promener à cette heure délicieuse. Son tuteur aurait mieux aimé la voir toujours près de de lui et de sa femme; mais comment songer à enchaîner un cœur si jeune et si léger? N'avaient-ils pas été jeunes aussi? Rodolphe d'ailleurs occupait une belle position, et, de l'avis de bien des gens, fort au-dessus de Gitty dans l'échelle sociale. Au-dessus d'elle! oh non! Les bonnes gens ne pouvaient se figurer qu'il y eût une classe de la société où Gitty ne pût tenir sa place, et cependant, lorsqu'ils étaient assis l'un près de l'autre, au déclin du jour, il leur venait, durant l'absence de Gitty, des pensées noires comme l'ombre d'un nuage, mais comme elle aussi rapides et fugitives. Gitty rentrait alors, entraînait souriante, Rodolphe les saluait avec courtoisie, leur souhaitait une bonne nuit et tout était bien.

Hélas! non, tout n'était pas bien.

Gitty pouvait ne pas être douée de cet instinct délicat des convenances que beaucoup ont en partage ; elle pouvait être moins sur ses gardes contre l'infidélité de l'homme que beaucoup de jeunes filles de son âge, mais son cœur était libre et sans tache ; elle ne pensait pas à mal et ne craignait personne. Toutes les attentions de Rodolphe, elle les avait reçues comme l'expression gracieuse d'une bienveillance honnête à son égard. Elle les accueillait en toute honnêteté d'âme, et comme ces témoignages se renouvelaient souvent et à de courts intervalles, ils gagnèrent peu à peu son cœur. Rodolphe fut associé de plus en plus aux jours heureux de sa vie ; sa présence semblait nécessaire pour lui faire déployer à son aise toute sa gaieté. Dans chaque vision de beauté qui traversait sa jeune âme, il était toujours la figure rayonnante ; dans ses rêves, la nuit, et dans ses rêves plus vivants du jour, où son esprit se réfugiait loin de la réalité et se baignait dans les délices des pensées les plus mystérieuses, il était le seul dont les vertus, comme elle se les représentait, éclairassent la scène tout entière d'une éclatante beauté. C'est ainsi qu'autour de son cœur jeune et sensible s'était par degrés enroulée la chaîne fatale, plus forte maintenant que l'anneau de fer qui enlace le crime dans les prisons.

La petite famille de White-Cottage n'est plus en deuil. Les vêtements noirs ont disparu et le temps a doucement fermé les cruelles blessures du passé. Leur humble demeure s'épanouit au milieu de mille embellissements, œuvre de leur mains. Des fleurs et des plantes égayaient le dehors ; l'ordre, la propreté et le goût réjouissent le modeste intérieur ; ils n'ont pas connu de besoins réels, bien qu'ils soient condamnés, par des ressources restreintes, à une économie rigide.

Fidèle à sa promesse, James a consacré au soutien de sa mère et de ses sœurs la plus grande partie de ses appointements : l'entretien d'une mise convenable, voilà tout sa dépense personnelle. Parfois il a pu aller passer quelque temps avec elles ; et chacune de ces heureuses visites, révélant de nouvelles et charmantes qualités, a resserré les liens de leur amitié ardente et pure.

Les craintes qui étaient venues autrefois assaillir le cœur sensible d'une mère et avaient tourné ses regards vers un avenir dont sa tendresse aurait voulu conjurer les orages, se sont évaporées depuis longtemps. L'esprit généreux du jeune homme brille aux yeux maternels de toute sa pureté et de tout son éclat ; elle sent que ses prières ont été exaucées et aspire, pleine de confiance, au

jour où son noble enfant occupera en face de ses compétiteurs un rang digne de lui. Trois années donc ont soulagé leur détresse et confirmé leurs espérances. Autour de cette petite famille resplendit une chaude et vivifiante lumière qui éclaire et anime le paysage où sont groupés tous leurs intérêts, et dore des reflets du bonheur jusqu'aux nuages qui menacent encore leur horizon.

IX.

C'était un samedi soir, assis dans un cabinet d'étude propre et commode, entouré de ces richesses que les âmes élevées et puissantes de tous les siècles ont léguées aux générations futures, le révérend M. Wharton achevait sa pieuse tâche pour le dimanche prochain, lorsqu'on frappa à la porte.

Le domestique annonça que M. Tightbody était en bas et désirait voir M. Wharton seul.

"Faites-le monter, je vous prie."

M. Tightbody n'a guère changé depuis que nous l'avons vu. cependant sa figure ronde est devenue un peu plus ronde, et son habit serait peut-être un peu plus difficile à bou-tonner. L'expression de son visage, quand il entra, n'était pas de celles que trahissait d'ordinaire cette calme physionomie. Triste présage ! ses couleurs avaient disparu, et tout en saluant M. Wharton et lui adressant la parole, sa voix tremblait ; la main qu'il lui tendait était froide comme la glace. Il prit en silence le siège qu'on lui offrait et tirant un journal de sa poche :

"Je viens du Point, monsieur, où j'ai par hasard jeté les yeux sur cet article de journal. Peut-être, monsieur, avez-vous eu des détails plus précis de sa famille et pourrez-vous m'éclairer !"

Il le tendit à M. Wharton, et d'une main tremblante indique le paragraphe. M. Wharton était d'un tempérament très-nerveux et l'agitation évidente de M. Tightbody ne tarda pas à l'émuouvoir. L'article était parmi les nouvelles du jour.

Vol. — "Un vol d'une somme considérable a été commis hier au préjudice de MM. G. et A. Hunt, rue... Les soupçons sont tombés sur un jeune homme du nom d'Edwards, commis de la maison. Les charges qui pesaient sur lui ont été assez fortes pour nécessiter son arrestation immédiate et sa mise en prison, faute de cautionnement.

"La somme prise à MM. Hunt s'élève à 6000 dollars. On suppose que le jeune homme les a dissipés au jeu. Jusqu'à ce moment sa conduite a été irréprochable. On dit qu'il était le soutien de sa mère et de ses

deux sœurs."

M. Wharton lut l'article d'un bout à l'autre ; puis, se tournant pâle et hors de lui vers M. Tightbody qui l'observait avec angoisse :

"Cela peut-il être vrai ?

—Je ne sais pas, monsieur. J'ai vu ce journal, comme je vous l'ai dit, au Point, et ne sachant que faire je vous l'ai apporté, monsieur.

—Alors vous ne l'avez pas montré à Mme Edwards ?

—Pas une âme ne l'a vu dans la ville, excepté vous.

—Personne ne reçoit ce journal ici ?

—Non, monsieur. On ne reçoit de la ville que celui que vous recevez vous-même, et il n'arrivera pas avant les premiers jours de la semaine.

—Il faut agir avec prudence, monsieur Tightbody, et bien se garder de faire circuler ces terribles nouvelles. La famille doit en être informée avec toutes les précautions possibles. Mais qui se chargera de l'avertir ?

—Et quel autre que vous, monsieur Wharton, est capable de remplir une telle mission ? Je ne m'en chargerais pas pour tout le pays qui s'étend d'ici à l'Océan

—On peut s'être trompé, après tout ; mais si vous voulez me laisser le journal, monsieur Tightbody, j'essaierai de faire de mon mieux et d'agir selon les circonstances. Quand cela est-il arrivé ? Hier ?

—Le journal est daté d'hier, monsieur ; ce triste événement a dû arriver jeudi

—Jeudi ; la famille a déjà eu le temps d'en être informée : peut-être échapperons-nous à la triste nécessité de leur apprendre nous-mêmes ces nouvelles. Je pense, monsieur Tightbody, que j'attendrai jusqu'à lundi prochain. Ayez soin que ce bruit ne se répande pas d'ici là.

—Je réponds du secret, monsieur."

Après le départ de M. Tightbody, M. Wharton relut avec attention l'article, puis se leva et se promena dans la chambre, en proie à une grande agitation. Il s'était contraint pendant l'entrevue, mais une fois seul, ce triste événement lui apparut dans toute son horreur. Il aimait tendrement cette famille ; il aimait ce jeune homme ; il aimait presque d'une affection paternelle l'aînée de ses sœurs, qui pendant trois ans avait été sous sa direction. Sa douceur, ses attentions respectueuses, son esprit brillant, ses sentiments ardents, tout chez elle lui avait gagné le cœur.

Et maintenant, comment allait-il s'y prendre ? Irait-il leur montrer le papier fatal ou attendrait-il qu'elles lui demandassent des détails à ce sujet ? Chacune des alternatives présentait un aspect sinistre.

Le dimanche approchait. Il attendait que le service divin les eût dis-

posées à soutenir cette cruelle épreuve. Il sonna alors Mme Wharton.

Elle poussa une exclamation de surprise, tant les traits du ministre étaient altérés ! Pour toute réponse il lui tendit le journal, lui montra du doigt le fatal paragraphe et la pria de lire tout bas.

— Mon cher mari, qu'est-ce que cela veut dire ? Edwards, Edwards ! Est-ce bien notre James ?

— Je crains bien que oui ; je ne puis en douter.

— Oh ! monsieur Wharton, comment est-ce possible ? James Edwards ! Que vont devenir sa pauvre mère et ses sœurs ? Mon cher ami, ce coup va les tuer. Et le motif ? Le jeu ? Oh ! le malheureux jeune homme ! Mais le pauvre enfant n'a plus de père ! Et Mme Wharton soulagea sa douleur par un torrent de larmes.

Le dimanche vint ; le cœur du pasteur était écrasé sous un fardeau que son esprit ne pouvait ni porter ni secouer. Mme Edwards et ses filles étaient assises à leur place à l'église ; et lorsque son regard tomba sur elles en parcourant l'assemblée, leur désespérante sécurité, l'ignorance du terrible secret partout écrite sur leurs tranquilles visages, lui enlevèrent toute sa force, en lui montrant qu'il était obligé de tout leur révéler.

(La suite au prochain numéro.)

—:0:—

Peut-on porter une voilette en grande toilette de visite, et garder ce bout de dentelle serré sur le visage, dans les salons où l'on entre ?

La mode, aujourd'hui, admet parfaitement la voilette de tulle blanc avec le plus élégant costume de sortie ; une femme, soucieuse de la pureté de son teint, ne devant jamais sortir en plein air, à visage découvert. Comme il est assez difficile de détacher le voile, enchevêtré derrière le chapeau dans les fleurs et les boucles du chignon, il a été également accepté que le voile pourrait être gardé sur le visage pendant toute la durée de la visite.

—:0:—

LES SEPT COMMANDEMENTS

DE LA PRATIQUE.

- 1er. Une liste complète, tu feras Avant de laisser ton logement.
- 2me. Un magasin tu choisiras Où tout est arrangé proprement.
- 3me. Un compte jamais tu n'ouvriras Afin d'être indépendant.
- 4me. Des affaires tu feras Qu'avec ceux qui te servent poliment.
- 5me. A la bonne qualité tu regarderas Et au bon marché pareillement.
- 6me. Après ton achat tu te retireras Sans faire passer le temps du marchand.
- 7me. A ton retour tu compteras Si on t'a donné ton compte honnêtement.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE.

ANGE CAMARD

Quelqu'un soutenait, devant un auditoire exclusivement composé de dames, qu'il n'avait jamais rencontré de femme laide.

— Ah ! quant à moi, monsieur, dit une des assistantes au nez camard et très-aplati, je vous défie de ne pas me trouver laide !

— Vous, madame, répondit le quidam, vous êtes un ange tombé du ciel ; seulement, vous êtes tombée sur le nez...

.

ADIEUX D'UN MINISTRE A SES PAROISSIENS.

Le célèbre orateur Stonley, en quittant la cure de Newburg, termina son dernier sermon par ces paroles :

“ Je crois vous avoir prouvé les trois propositions de mon discours : 1o que Dieu ne vous aime point ; 2o que vous ne vous aimez point les uns les autres ; 3o que vous n'avez point de foi. Une courte réflexion va porter ces trois vérités au plus haut degré d'évidence :

“ Si Dieu vous aimait, il vous châtierait, suivant cette maxime : *Quos amat Deus castigat*. Or, le ciel m'est témoin que, depuis que je suis parmi vous, je n'ai pas fait trois enterrements ; donc, Dieu ne vous aime pas.

“ Si vous vous aimiez, la providence vous donnerait plus d'enfants ; or, je n'ai pas fait deux mariages ni deux baptêmes depuis que je suis curé, donc, vous ne vous aimez pas.

“ Enfin si vous aviez de la foi, je n'aurais pas été obligé de vendre mes meubles ; lorsque j'ai eu besoin d'argent, aucun de vous n'a eu assez confiance en moi pour me prêter un schelling.

“ Ainsi, haïs de Dieu, ennemis les uns des autres, et sans foi ni charité, si vous ne traitez pas mieux mon successeur que vous ne m'avez traité, vous serez tous damnés. Adieu ! ”

.

M. X*** dit, un jour, à son domestique : — Jean, vous prendrez l'habit noir que j'avais hier ; je vous le donne.

M. X*** avait deux habits noirs, l'un qui commençait à blanchir sur les coutures, l'autre tout neuf, et, la veille justement, il avait mis l'un le matin, l'autre le soir.

Voilà Jean dans une grande perplexité entre les deux vêtements ; lequel des deux son maître a-t-il voulu lui donner ? ..Après examen consciencieux des deux habits, Jean se décide pour le neuf et s'en affuble tout aussitôt.

A l'heure du dîner, lorsque Jean fait le service à table, le comte aperçoit son habit de cérémonie sur le dos de son domestique.

— Qu'est-ce donc ? s'écria le maître. L'animal a mis mon habit neuf !

— Monsieur le comte m'en a fait cadeau...

— Ce n'est pas celui-là, c'est l'autre, le vieux, que je vous ai donné.

— L'autre avait une tache de graisse.

— Précisément.

— Mais monsieur m'a dit qu'il me chasserait s'il me voyait jamais un vêtement taché.

DIEU FAIT BENS CE QU'IL FAIT

Un bossu arrive et un prédicateur qui descendait de chaire et lui dit :

— Monsieur, vous venez de prêcher que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez un peu comme je suis bâti.

Le prédicateur le regarde et lui répond : — Mon ami, il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un bossu.

.

ESPRIT D'UN BOSSU

Un bossu, revenant d'une fête qui s'était prolongée jusqu'au milieu de la nuit, frappe à la porte d'un de ses amis. Il gélat très-fort. L'ami, ayant ouvert sa fenêtre, lui demanda ce qu'il voulait.

— Descends, je t'en prie.

— Mais un instant ! je vais m'habiller.

— Descends sur-le-champ, ce sera l'affaire d'une minute, et je ne puis attendre.

— Ah ! mon cher, ajouta-t-il quand l'ami fut descendu, dis-moi si ma bosse est encore derrière mon dos ; il fait si froid, que je ne la sens pas.

.

Un monsieur entra chez un épicier, et, marchandant des bougies,

— Ne coulent-elles pas ? dit-il.

— Oh ! non, monsieur ; voyez vous-même, répondit l'épicier.

Et il allume une bougie.

— Ce n'est pas encore cela qu'il me faut ; veuillez m'en allumer de plusieurs qualités.

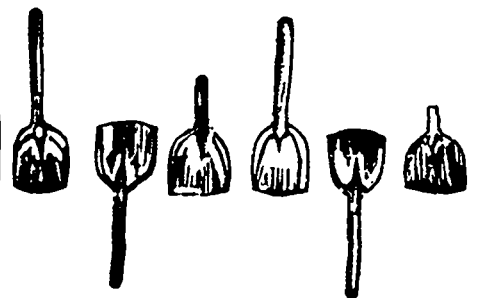
— Oui, monsieur.

Et le marchand illumina sa boutique avec une douzaine de bougies.

— Oui, oui, c'est très-bien, s'écria le chaland ; mais, décidément, j'aime mieux le gaz...

Et il sortit, laissant le pauvre marchand stupéfait.

RÉBUS.



(L'explication au prochain numéro.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jueuds à Ottawa, Ont., par F. Np. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.25
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAp. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.

Une Chantaise des Rues.

« Il est hors de doute, fit-il que vos personnages sont les miens. J'ajouterai que la scène s'est passée effectivement ainsi. De qui tenez-vous cela ? Peut-être l'aurez-vous lu dans les *Faits divers* d'un journal. Après tout, il n'y a pas de quoi crier au miracle. Quelque coureur de nouvelles pouvait bien se trouver parmi les témoins oculaires de cette scène... Mais ce que votre nouvelliste n'a pas seulement pressenti, ce que nul ne pouvait savoir, à l'exception de Louise, est ce que la pauvre femme avait souffert dans son nouvel état, avant et jusqu'à cette dernière crise. J'étais ému à pleurer comme une femme, moi, quand elle me contait les luttes cruelles qu'elle avait soutenues avant de se décider à implorer la pitié des hommes et à leur tendre la main. Durant les quelques jours qu'elle exerça cet horrible métier, le supplice atroce qui la martyrisait fut de toutes les heures. Elle passait et repassait vingt fois devant un lieu public avant d'y entrer. A peine y était-elle qu'elle avait besoin d'efforts surhumains pour ouvrir la bouche. Son front rougissait de honte, ses jambes tremblaient sous elle et son cœur battait à lui rompre la poitrine. La plupart du temps, à bout de courage, elle s'en allait sans même oser faire de collecte. Déjà affaiblie par des mois d'anxiété, d'insomnies, de privations, ses forces l'abandonnèrent absolument le jour où, étant entrée dans un estaminet, elle reconnut son propre mari parmi ceux dont elle venait solliciter la compassion et l'aumône. A la suite de son évanouissement elle grelottait de fièvre. Elle sortit de l'établissement aux prises avec une douleur incommensurable et fléchissant sous le poids de son enfant. Toujours plus incapable de se soutenir, marchant devant elle au hasard, elle se trouva sans savoir comment au cœur d'un quartier qui lui était inconnu. Il pouvait être quatre heures du soir. Sa démarche incertaine commençait à éveiller la curiosité des passants. Elle sentait sa raison se troubler et voyait les objets danser autour d'elle. Le cœur lui manqua enfin. Sans cesser de serrer son enfant dans ses bras, elle s'affaissa le long d'un mur et perdit connaissance. A partir de ce moment, elle n'avait plus de souvenirs. Il lui était impossible de se rappeler ce qui avait eu lieu depuis sa chute jusqu'à l'heure où elle s'était éveillée dans la salle de l'hospice... »

VI.

La promenade des deux amis approchait de son terme. Outre qu'ils

avaient fait de nombreuses stations, ils n'avaient que lentement mesuré le chemin, et n'avaient pas songé à compter les heures. La journée, pour eux, avait filé avec la rapidité d'une flèche. Philippe, bien que fatigué par un si long récit, se donna à peine le temps de reprendre haleine.

« En me contant ses infortunes, dit-il, Louise, s'oubliant elle-même, s'était interrompue vingt fois pour me demander ce qu'était devenu son enfant, s'il serait bien soigné, puis pour s'inquiéter de son Moser et s'attendrir sur lui. Quand au premier, j'étais en mesure de la rassurer sur-le-champ. Selon ce qui a lieu en pareil cas, tandis qu'on transportait la mère à l'hospice, l'enfant était envoyé au dépôt des hôpitaux. Il serait rendu aux caresses de Louise dès qu'elle serait rétablie. Pour Moser, je ne pouvais que promettre de m'en occuper sans retard, avec ardeur. Il s'agissait avant tout de savoir positivement à quoi s'en tenir sur la maladie de Louise. Ne me fiant pas à mes seules connaissances, je priai notre professeur de vouloir bien, par exception, examiner une malade à laquelle je portais un intérêt tout particulier. Le docteur Maison, homme excellent, accéda volontiers à ma prière. Il fut d'un avis diamétralement opposé à celui de son chef de clinique et désapprouva toutes ses prescriptions. Au fond, il conclut de même. Les douleurs morales plus encore que les privations avaient déterminé chez Louise un commencement de pneumophémie, pardon du mot ; les suites n'en étaient déjà plus à craindre ; tous les symptômes permettaient même d'assurer qu'elle ne tarderait pas à entrer en convalescence.

« Tranquille de ce côté, je résolus sérieusement de me mettre à la recherche de Moser. J'eus bientôt dressé mon plan. J'allai directement à l'atelier du faubourg du Temple. Moser n'y avait pas été vu depuis environ trois mois, et aucun de ses camarades ne savait ce qu'il était devenu. Je pris alors un almanach du commerce et notai scrupuleusement l'adresse de tous les facteurs de Paris. Consacrant chaque jour quelques heures à des démarches, en moins d'une semaine j'eus visité la plupart de ces ateliers. A mon grand chagrin, je perdis mon temps et mes pas. La pauvre Louise, qui était au fait de mes courses, m'attendait, le matin, dans la plus vive anxiété, et, dès que j'apparaisais, me dévorait des yeux. Elle devinait promptement à mon air que je n'avais rien d'heureux à lui apprendre. Malgré les torts de son mari, elle l'aimait toujours aussi profondément ; elle savait bien qu'il n'était coupable que par excès de

sensibilité et d'amour. Ses inquiétudes croissaient d'heure en heure, et, en la privant du calme dont elle avait besoin, ralentissaient d'autant les progrès de sa guérison. Je m'efforçais de lui donner de l'espoir, quand, au fond, j'étais découragé. Une dernière ressource me restait, celle d'aller à la préfecture de police, au bureau des garnis. Pourvu toutefois que Moser n'eût pas quitté Paris, je réussirais, peut être là, sous un prétexte honnête, à obtenir l'indication de son domicile. J'avoue, par exemple, que cette démarche me causait la plus profonde répugnance. Je reculais devant la nécessité de la faire, et la renvoyais tous les jours au lendemain.

« L'ennui dans lequel je vivais ne peut pas se mesurer. Mes malades ne laissèrent pas que de s'en ressentir. Il est certain que le moment eût été mal choisi pour mettre ma patience à l'épreuve. Cependant, toutes les fois que je pénétrais dans la salle Saint-Charles, la salle des hommes, je crois vous l'avoir dit, un fait singulier ne manquait pas de se produire. Un malade, lequel était entré à l'hospice offrant les symptômes d'une espèce de gastroentérite, autre gros mot qu'il faut me pardonner, se livrait, dès que je passais au droit de son lit, à une pantomime qui commençait à m'intriguer et à m'irriter. Ce malade était jeune. Des cheveux blonds frisés, une barbe claire, plus blonde encore, et aussi un teint d'une blancheur de lait, donnaient un peu à sa tête les apparences d'un mouton. Il se mettait sur son séant à mon approche, et me dévisageait avec des yeux bleus qui éclataient de fureur. Au fond de mon souvenir gisait une image analogue à cette figure, mais une image si confuse et si effacée, que j'étais impuissant à m'en rappeler l'origine.

« Je ne remarquai pas tout de suite le manège du malade. Quand je m'en aperçus, je ne m'en inquiétai pas d'abord. J'y pris insensiblement attention, et je jugeai la chose de plus en plus étrange. Enfin, le malade me parut impertinent, et occasionna en moi des impatiences fébriles que j'eus toujours plus de peine à réprimer. Il en résulta qu'un jour où j'étais dans une disposition d'esprit plus fâcheuse encore que de coutume, je me sentis vivement blessé des regards du jeune homme. Je m'approchai brusquement de lui.

(La suite au prochain numéro.)

Un homme qui a goûté avec une jouissance profonde le plaisir d'une société agréable, mangera avec beaucoup plus d'appétit que s'il s'était promené à cheval pendant deux heures. Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps.

KANT.